NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

117 N° 6 1995

Jésus, le Christ de Dieu. Chronique de christologie

Léon RENWART (s.j.)

p. 890 - 900

https://www.nrt.be/fr/articles/jesus-le-christ-de-dieu-chronique-de-christologie-372

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Jésus, le Christ de Dieu

CHRONIQUE DE CHRISTOLOGIE

La petite dizaine d'ouvrages que couvre la chronique de cette année montre une remarquable unité. Les divers auteurs s'efforcent de mettre en lumière ce que nous pouvons dire aujourd'hui de Jésus-Christ. Que ce soit dans le Tome I de l'*Histoire du Dogme* ou dans la *Pédagogie du Christ*, B. Sesboüé expose comment les chrétiens sont parvenus à la claire conscience du mystère de l'incarnation et de quelle manière Jésus lui-même a guidé ses apôtres dans cette prise de conscience. R.E. Brown fait ressortir, en exégète et en croyant, le fondement solide d'une foi qui lit les textes sans en minimiser ni en exagérer la portée. J. Dupuis présente le développement homogène du kérygme à partir de la vie, des gestes et des paroles de Jésus et suggère les questions vitales que notre foi au Sauveur universel pose pour sa place centrale dans l'histoire des religions. Persuadé que la foi s'incarne dans l'histoire, mais ne s'y réduit pas, M. Quesnel étudie, en historien et en croyant, la place du Christ dans ce monde. De même, V. Croce présente ce mystère «trop lumineux» comme la vérité qui est au centre de toute la réflexion théologique. J. Potin s'efforce, en tenant compte de l'exégèse et de la théologie, de faire découvrir à ceux qui n'ont guère accès à ces disciplines quelle est la vérité historique de la vie de Jésus et quelle confiance on peut accorder aux textes qui en parlent. B. Bro témoigne, en des pages vibrantes, que l'on ne peut éviter le Christ. Nous y joignons deux monographies, l'une sur l'itinéraire par lequel les moines orientaux s'engagent à la suite du Christ, l'autre sur les représentations de la croix et du crucifix en Occident aux XI[e] et XII[e] siècles.

L'*Histoire des dogmes*[1], sous la direction de B Sesboüé, comportera quatre volumes, dont chacun sera centré sur le thème principal de la période envisagée. B. Sesboüé et J. Wolinski se sont réparti les études du premier volume, qui traite avant tout du mystère de Dieu et de Jésus-Christ. Sesboüé présente les premiers discours chrétiens, la règle de foi, son maintien et sa norme, avec d'intéressantes notations sur la formation du canon des

1. **B. Sesboüé, S.J. et J. Wolinski, *Le Dieu du salut* (Histoire des dogmes, t. I). Paris, Desclée, 1994. 23x15, 544 p.**

Écritures; puis il examine la double fonction, confessante et doctrinale, des règles de foi, la genèse et la structuration des symboles et le contenu des trois articles qui les constituent. Ces symboles sont la cellule-mère des développements dogmatiques ultérieurs. J. Wolinski enchaîne en exposant l'économie du salut (IIe s.) et le passage, au siècle suivant, de l'économie à la théologie (avec une présentation nuancée d'Origène). Sesboüé traite ensuite le IVe siècle, qui ouvre la période des grands débats autour de la divinité du Fils (le «consubstantiel» défini à Nicée) et du Saint-Esprit (Constantinople I), puis il décrit l'élaboration, aux siècles suivants, du langage sur les relations trinitaires (avec la question, toujours actuelle, du *Filioque*). Il consacre ensuite deux chapitres à la christologie et à la sotériologie à Éphèse (431), Chalcédoine (451) et aux conciles qui les suivirent. Dans un «enjambement» (p. 13) de la période couverte par le présent volume, il esquisse le développement de la doctrine jusqu'à nos jours. Si le premier millénaire donne la priorité à la médiation descendante (l'initiative déifiante de Dieu), le second se caractérise, surtout en Occident, par l'intérêt pour la nature humaine de Jésus, sa science, sa conscience et, surtout depuis saint Anselme (présenté avec un remarquable effort d'objectivité), sur son rôle en faveur de l'homme pécheur. Conséquence sans doute du plan d'ensemble de l'ouvrage, ces thèmes sont brièvement évoqués, avec grande compétence d'ailleurs. Sauf erreur, la question du «motif» de l'Incarnation (réservée sans doute pour un autre volume) n'est pas soulevée, malgré son intérêt sotériologique évident. Comme on le voit de plus en plus nettement, la visée sous-jacente est en effet capitale pour le rôle du Verbe incarné: est-il essentiellement venu pour nous libérer du péché ou pour nous communiquer la filiation divine dans son Corps Mystique (ce qui suppose assurément aussi la disparition du péché)?

On remarquera, dans ces exposés d'une compétence remarquable, l'attention des auteurs à relever l'influence des courants philosophiques. On espère que la conclusion d'ensemble de l'œuvre recueillera ces données et montrera, preuves à l'appui, que, pour être un bon théologien, il faut certes une foi vivante, mais aussi une métaphysique solide et consciente de ses limites face au mystère révélé. Pareil exposé sera assurément le digne couronnement d'une œuvre de grande valeur.

Des deux parties de *Pédagogie du Christ*[2], la première montre comment Jésus, par son message et la pratique de sa vie, pose à

2. B. Sesboüé, S.J., *Pédagogie du Christ*. Éléments de christologie fonda-

ses disciples la question cruciale sur sa personne et comment ceux-ci, dès avant Pâques, s'efforcent de cerner la vraie nature de celui qui déborde tous leurs concepts. La résurrection, point de départ de la christologie, entraîne une lecture rétrospective de la mort et du ministère de Jésus, mouvement qui se prolonge de ses origines à sa préexistence. La tradition patristique prend le relais et aboutit aux développements dogmatiques sur la Trinité et l'Incarnation. Durant toute cette période, l'expérience du salut et de sa profondeur reste la motivation première de tout le développement. Au Moyen Âge, l'introduction de la «question», qui procède par raisonnement, fait reculer l'intérêt pour la *lectio* ou lecture construite de l'Écriture. Il en résulte finalement la division en apologétique (Jésus est le légat divin que l'on doit écouter), christologie (considérations métaphysiques sur l'union hypostatique et les deux natures du Verbe incarné) et sotériologie (rôle salvifique de Jésus, avec l'accent mis de plus en plus sur la rédemption du péché). L'époque moderne a heureusement remis en lumière l'unité foncière de ces divers aspects.

Dans une deuxième partie, l'A. étudie le problème des rapports entre l'histoire et la foi en christologie. Après une longue période de tranquille convivance, commence, à l'*Aufklärung*, un mouvement de balancier qui les oppose: triomphe de la science à l'époque des Lumières, longue recherche du Jésus de l'histoire, retour à la priorité de la foi (Kähler, Bultmann), «nouvelle» question sur le Jésus historique (Käsemann), l'histoire comme fondement de la foi (Pannenberg), priorité à nouveau donnée à l'histoire (Küng). Sur ces divers mouvements, leurs points forts et leurs faiblesses, l'A. a des remarques éclairantes.

Il consacre ensuite plusieurs chapitres aux «points chauds» de la christologie actuelle. Il examine la résurrection du Christ, sa signification pour notre corps personnel, ecclésial et social et conclut par un bref et dense exposé sur les raisons de l'incompatibilité entre résurrection et réincarnation.

Le chapitre sur la science et la conscience du Jésus terrestre est un remarquable exposé de cette question, cruciale à l'époque du modernisme. L'A. justifie clairement pourquoi la très grande majorité des théologiens s'oriente actuellement vers le refus de la vision béatifique à l'humanité de Jésus durant sa vie terrestre (en faveur d'ailleurs de la conscience de sa filiation divine); ils ne voient aucune raison contraignante pour une science infuse illimitée et reconnaissent l'importance de la science acquise et de son développement progressif. Pour la conscience du Jésus terrestre, l'A. reprend et justifie la position de Rahner: comme cha-

cun de nous sait, au pôle subjectif de sa conscience, qui il est, Jésus sait qu'il est le propre Fils de Dieu incarné pour notre salut; comme chacun de nous, il a besoin de toute une éducation pour objectiver cette conscience et être capable de la communiquer.

L'étude des miracles s'efforce d'abord d'en dégager la signification chrétienne: «un signe et un appel donnés par Dieu et reçus dans la foi». Puis il dégage la double question que posent les miracles de l'Évangile: leur historicité et leur signification. Il conclut avec les exégètes à un «noyau historique qui a tendance à s'amplifier» et il montre que ces «prodiges» ont toujours une signification salvifique.

L'A. aborde enfin la naissance virginale de Jésus, objet depuis vingt-cinq ans d'un débat dans la théologie et la pastorale catholiques. Ceci lui donne l'occasion de dire un mot des frères du Seigneur: «Il est... impossible de faire la preuve historique que Jésus ait eu des frères au sens strict, c'est-à-dire fils de Marie, sa mère... Mais il n'est pas non plus possible de faire la preuve historique stricte que Marie n'a pas eu d'autres enfants» (p. 205). Sur la virginité de Marie au moment de son accouchement, il précise la double signification en cause: une affirmation qui tient à la foi catholique, à savoir que la naissance de Jésus n'a porté aucune atteinte à la virginité de sa mère; une opinion libre, la représentation d'un accouchement miraculeux, se produisant sans déchirure. «Ce qui est en question est en fait une définition de la virginité... La virginité d'une femme ne doit donc pas être confondue avec ce qui en est généralement le signe extérieur et physique» (p. 207). Puis il aborde le fond de la question: la naissance virginale de Jésus est-elle une réalité ou un mythe (*sic*, récemment encore, Drewermann) ou au moins une thèse théologique (un «théologoumène») à représentation mythique (Küng)? L'A. pèse longuement les arguments avancés par les auteurs et propose la conclusion suivante:

> La conception virginale de Jésus est une donnée de la foi qui demeure «ouverte», mais qui n'est pas «libre». Comme tout point de la foi, elle demeure ouverte à une recherche exégétique et théologique ultérieure... Tout comme la résurrection, la conception virginale ne peut être atteinte comme un «fait historique» au sens scientifique de ce mot. Il est vrai également que l'affirmation de la divinité de Jésus n'en dépend pas. Tout cela ne veut pas dire pour autant que l'affirmation de sa réalité soit un point «libre» dans l'affirmation de la foi. Ne sommes-nous pas dans un cas où la foi nous demande de croire ce que l'histoire ne peut rejoindre avec ses procédures propres (p. 228)?

Remarquable par sa connaissance du domaine dont il traite, ce livre l'est tout autant par sa clarté en ces matières parfois ardues, par son souci de présenter les opinions au mieux de leur valeur et par les jugements équilibrés qu'il porte, sans majorer les objections ou le degré de certitude des réponses; il mérite l'effort de lecture qu'il demande parfois.

Dans *An Introduction to New Testament Christology*[3], Raymond E. Brown, S.S., s'adresse à un large public de non-spécialistes intéressés par la Bible. À la question de Jésus à ses Apôtres: «Et vous, qui dites-vous que je suis?», que pouvons-nous répondre aujourd'hui? Il est évident que les textes du Nouveau Testament sont postérieurs à la mort de Jésus; de plus, ce sont non des récits historiques, mais des témoignages de foi. Dans ces conditions, jusqu'à quel point et avec quel degré de certitude pouvons-nous, à partir de ces écrits et des documents qui leur sont contemporains, remonter à Jésus, à ce qu'il savait, à ce qu'il pensait de lui-même et à la conscience qu'il avait du rôle que la tradition lui a reconnu? S'il est impossible d'éviter tout préjugé inconscient, il importe, ici surtout, d'écarter autant que possible tout a priori conscient, tel que: «Jésus, étant Dieu, devait tout savoir» ou au contraire: «s'il est vraiment homme, il doit partager toutes nos infirmités sans exclusion». L'auteur prend grand soin d'éviter pareille tentation et de marquer chaque fois le degré de certitude auquel nous pouvons parvenir (et qu'il ne faut pas identifier, note-t-il, à ce que Jésus savait ou pensait de lui-même). À partir des paroles et des actions de Jésus que nous rapporte le Nouveau Testament, que pouvons-nous discerner sur ses connaissances générales, sur le Royaume de Dieu, son rôle dans celui-ci et sa propre personne? L'A. se demande ensuite comment les auteurs de ces textes ont tenté de le décrire dans ce que l'on appelle les «christologies» du N.T.: un premier type le présente comme le ressuscité qui reviendra à la fin des temps (parousie); un deuxième s'attache au ministère public et à ce qu'il manifeste de la personne du Christ; un troisième enfin remonte à ce qui précède (enfance de Jésus, conception virginale, préexistence auprès de Dieu). L'A. conclut en montrant que chacune de ces formulations est vraie, pourvu qu'elle ne soit pas absolutisée comme représentant toute l'identité de Jésus. Il souligne l'importance de conserver intégralement la richesse exprimée dans chacune de ces étapes. Que la science de Jésus soit limitée, comme le

3. R.E. BROWN, S.S., *An Introduction to New Testament Christology*, New York/Mahwah, Paulist Press, 1994, 21x14, X-226 p.

suggère l'Écriture, nous fait comprendre la profondeur de l'amour pour nous d'un Dieu qui s'est soumis à nos infirmités les plus crucifiantes (cf. p. 150). Mais nous comprenons aussi que la pleine identité de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, telle que l'affirment Nicée et Chalcédoine, n'est pas pure matière à discussion métaphysique, mais l'affirmation de la réalité de l'amour de Dieu pour l'humanité (cf. p. 150).

Mené avec une grande connaissance de l'Écriture, du milieu ambiant et des positions des exégètes, ce travail est remarquable par son souci de ne faire dire aux textes ni plus ni moins que ce dont ils sont capables; il constitue une excellente introduction à toute christologie.

Dans la première partie de *Jésus-Christ*[4], Michel Quesnel se propose, en historien, de comprendre Jésus de Nazareth. Il présente les sources le concernant, les recherches des historiens, les règles à suivre dans ce domaine. Deux écueils sont à éviter ici: s'efforcer de présenter un récit complet couvrant la totalité de cette vie, car les sources ne le permettent pas; morceler celles-ci en une multitude de fragments auxquels on appliquerait les critères d'authenticité. Ce traitement convient à quelques événements majeurs, tels la naissance, le baptême, la mort. Pour le reste, il faudra s'efforcer de faire ressortir les aspects essentiels de l'activité de Jésus, replacés dans le milieu juif de l'époque, sans oublier que l'historien construit un discours conditionné par les questions que se pose l'honnête homme de cette fin du XX^{e} siècle (cf. p. 41).

Jésus a été mis à mort plus probablement le vendredi 7 avril 30, à l'âge d'environ 35 ans, après un ministère public de près de trois ans (c'est la chronologie de saint Jean). Est-il né à Bethléem ou à Nazareth? L'historien doit s'avouer incapable de trancher la question. Menuisier de son état, il parlait l'araméen, savait lire l'hébreu, langue des Livres sacrés, et comprenait sans doute quelques mots du grec populaire. Prédicateur ayant porté l'art de la parabole à un degré de grande perfection, il fut aussi reconnu comme un thaumaturge; c'est un aspect de sa personne que l'historien ne peut guère vouloir évacuer sans rejeter par la même occasion l'ensemble des textes dont il fait partie intégrante. Il faut certes éviter d'insister sur leur caractère spectaculaire de «miracles» ou sur leur portée apologétique; ce ne serait guère res-

---

4. M. QUESNEL, *Jésus-Christ.* Un exposé pour comprendre. Un essai pour réfléchir, coll. Dominos, 42, Paris, Flammarion, 1994, 18x11, 126 p.

pecter les sources, qui présentent ces gestes avant tout comme un langage, un signe du Royaume dont Jésus annonce la venue. Il fut un «messie», un envoyé divin, mais pas au sens où l'attendaient la plupart de ses contemporains. Sa condamnation à mort par les instances religieuses de son peuple sembla sonner le glas de l'espérance de ses disciples.

«La foi en Jésus-Christ s'incarne dans l'histoire; elle ne s'y réduit pas» (p. 55). Dans cette seconde partie, l'A. se situe comme croyant à l'intérieur de la foi chrétienne. Il porte témoignage au Seigneur Jésus-Christ ressuscité, aux titres que lui attribue la foi, à la christologie qui fait son apparition. Il montre que «l'attitude qui a conduit les témoins de la Résurrection à oser raconter leur expérience est la même que celle qui conduit les croyants d'aujourd'hui à entendre le témoignage de leurs devanciers» (p. 65). Il esquisse la démarche entreprise pour préserver, notamment dans les conciles, toute la richesse d'une révélation dont on n'aura jamais fini de sonder la profondeur. Il illustre ceci en rappelant la place du Christ dans la tradition liturgique et spirituelle et se demande enfin comment vivre, en ce XXI^e siècle qui s'ouvre, de ce Jésus qui est parole et image de Dieu, source de notre salut et premier-né d'une multitude de frères.

Malgré la difficulté du sujet, l'A., que ce soit dans la partie historique ou dans le témoignage de sa foi, veille à toujours rester à la portée d'un lecteur cultivé, même non spécialisé. Un lexique des termes techniques inévitables y aide. Quelques belles reproductions en pleine page ajoutent au charme de l'ensemble.

En refermant ce beau livre il nous reste un regret. L'A. ne semble pas avoir aperçu l'importance du courant qui voit dans la Christ la réalisation de l'unique plan divin: offrir à l'humanité de partager l'amour trinitaire, et ce malgré le péché, conséquence prévisible de la liberté requise pour notre réponse à l'amour divin. Appuyée sur la théologie orientale, reprenant le meilleur de la doctrine franciscaine en ce domaine, cette vue théologique, remise en honneur par Vatican II, nous semble particulièrement riche de sens pour un monde qui s'interroge sur la valeur de son activité terrestre.

Gesù di Nazaret, Signore e Servo[5], se présente comme une christologie fondamentale. L'A. analyse la foi au Christ, qui n'est ni une vague opinion, ni une croyance aveugle, mais un choix motivé, actif dans la charité, se situant sur le chemin de l'histoire.

---

5. V. CROCE, ***Gesù di Nazaret, Signore e Servo*. Una cristologia di base, coll. Corso teologico di base, 5, Leumann (Torino), Elle Di Ci, 1993, 20x13, 224 p.**

Les faits sur lesquels elle s'appuie nous sont connus par les écrits du N. T., dont chacun éclaire un aspect du Seigneur. La figure de Jésus qui s'en dégage est celle d'un homme, messager d'une bonne nouvelle, maître et modèle de vie, auteur de signes qui authentifient sa mission, condamné néanmoins à mort par les chefs de son peuple. L'identité de ce prophète crucifié, qui dépasse toute définition, est authentifiée par sa résurrection. Jésus est à la fois notre Seigneur, notre frère, notre sauveur. Homme comme nous, il est néanmoins une seule personne en deux natures, divine et humaine. Son humanité est dotée d'une vraie liberté, d'une science propre et de la conscience d'être le Fils de Dieu. Un rapide parcours de l'histoire de ce «mystère trop lumineux» montre qu'il est au centre de toute réflexion théologique et esquisse l'évolution de celle-ci. Bien au courant de l'évolution des positions chez les protestants et chez les catholiques, ce livre fournit un bon point de départ à l'étude de ce secteur de la théologie. Une bibliographie choisie (en langue italienne) aidera les recherches ultérieures.

Né du désir de répondre à une préoccupation souvent exprimée par des croyants et des non-croyants, le *Jésus*[6] de Jean Potin cherche à proposer la réponse à une triple question: quelle est la vérité historique des événements se rapportant à Jésus et la confiance que l'on peut accorder aux évangiles qui les relatent? comment les lire pour avoir accès à la personne fascinante et mystérieuse qu'ils annoncent? en quoi une meilleure connaissance du monde palestinien du premier siècle peut-il éclairer notre recherche? Certes, il ne manque pas d'ouvrages de spécialistes dignes de confiance dans ces domaines, mais leurs livres sont souvent d'accès difficile et les écrits de vulgarisation ne répondent pas toujours à l'attente de l'homme de bonne volonté qui souhaite pouvoir se référer aux données solides de l'histoire et prendre un contact direct et savoureux avec le texte des évangiles. L'A. se propose de combler cette lacune. Dans ce but, il intègre dans son exposé l'ensemble de l'évangile de Marc, les textes propres à Matthieu et à Luc et de larges extraits de l'évangile de Jean. Ces citations sont faites dans la version utilisée par la liturgie catholique en langue française.

L'A. présente d'abord la Pentecôte, naissance de l'Église. Un chapitre décrit ensuite le pays de Jésus, un autre présente les débuts de la vie publique, un autre montre en Jésus le porte-

6. J. POTIN, *Jésus. L'*histoire vraie, Paris, Centurion, 1994, 24x16, 528 p.

parole du Royaume, un autre encore le situe au milieu de son peuple et dans son attitude envers la Loi, les pécheurs et les pauvres. Suit une étude de la démarche du Maître en faveur des disciples qu'il forme. Puis c'est la crise qui se déclenche en Galilée, la montée vers Jérusalem sur laquelle se profile déjà l'ombre de la croix, l'activité des derniers jours dans la Ville sainte, les heures décisives, la passion du Serviteur et la résurrection. Dans sa présentation, l'A. privilégie la chronologie de saint Jean pour la durée du ministère (deux ans et demi) et la date de la Cène. Il répartit dans les chapitres de son livre, en fonction du plan ci-dessus, les ensembles de discours et de miracles que l'on trouve dans les Synoptiques.

L'intention de l'A. est excellente et son information, biblique et extra-biblique, paraît abondante. Malheureusement, l'absence pratiquement totale de références en dehors des citations d'Écriture ne permet pas au lecteur de se rendre compte dans quelle mesure l'A. s'est approché de l'idéal (ou de l'utopie) que représente «l'histoire vraie» qu'il a rêvé d'écrire.

Pour répondre à la question *Peut-on éviter Jésus-Christ?*[7], Bernard Bro, O.P., invite à une quadruple démarche. Il faut d'abord préparer le terrain, arracher les ronces qui l'encombrent et retourner le sol pour que puisse prendre racine le grain venu du ciel. L'A. s'efforce ensuite de dire l'originalité de la présence de Jésus, qui nous greffe sur la vie divine. Nous pouvons alors aborder l'énigme de la personne du Christ, don de Dieu, incompréhensible parce que trop riche, qui se révèle dans la force du silence. Ainsi préparés, nous pouvons enfin entendre le message du Christ, qui se révèle comme un bonheur inattendu, car il est la proclamation du droit de chacun de s'asseoir à la table du Dieu-Trinité pour y participer dès ici-bas à l'échange de la vie divine. L'A. développe ces thèmes en une quarantaine de chapitres plus ou moins longs, qui sont autant de regards sur l'objet qu'ils visent. Dans une annexe, intitulée «Connaître Jésus-Christ», l'A. donne ses réflexions sur plusieurs auteurs récents (Drewermann, Refoulé, J. Duquesne, entre autres); sans nier ce qu'ont de valable leurs recherches, il dit surtout en quoi celles-ci lui paraissent largement criticables. Puis il signale quelques livres actuels et la manière de les aborder avec cette «naïveté seconde» qui assure «une adhésion purifiée certes, mais enrichie de tout ce qu'il y a de meilleur dans les études bibliques authentiques» (p. 293).

---

7. B. BRO, *Peut-on éviter Jésus-Christ?* Paris, Éd. de Fallois/Éd. Saint-Augustin, 1995. 26×16, 311 p.

On lira avec intérêt ces pages: elles sont un vibrant témoignage de foi envers la personne de Jésus-Christ. Écrites avec le talent que révélèrent les prédications à Notre-Dame de Paris et nourries de longues réflexions sur l'Évangile, elles sont illustrées grâce aux nombreuses lectures de l'auteur et aux expériences variées que ses diverses occupations lui ont donné de faire.

Pour présenter *Le Christ dans la Philocalie*[8], nul n'était mieux outillé que Jacques Touraille, qui réalisa, de 1979 à 1991, la traduction intégrale de ce recueil aux Éditions de Bellefontaine. Du IV^e^ au XV^e^ siècle, de la Thébaïde égyptienne au Mont Athos, des moines ont transmis l'expérience de leur identification au Christ. Celle-ci comporte une triple étape. Pour rejoindre le Christ immolé au point de jonction du sacrifice de Dieu et du sacrifice de l'homme, l'exigence première est celle de l'humilité. Celle-ci invite à l'anachorèse, départ au désert et donc fuite du monde dans le renoncement à toute convoitise, et elle débouche sur le seuil de l'hésychasme. La deuxième clé de la philocalie est la compassion: sous la conduite d'un père spirituel, le moine s'unit au Christ et parvient à la «prière du cœur», qui lui fait dire sans cesse: «Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi». Concernant la troisième étape, qui rejoint le Christ en sa glorification, «l'attestation philocalique est... faite en grande partie du combat que menèrent les moines... pour s'abandonner à l'impossible, en s'identifiant au Christ en toute liberté et en tout amour, par le geste fondateur, qui est l'immolation» (p. 64). Elle comporte une triple démarche, acquisition du sens de l'intelligence, ascèse de l'intelligence, ravissement de l'intelligence.

On sera reconnaissant à l'A. d'avoir esquissé en ces pages l'itinéraire par lequel ces moines s'engagent à suivre le Christ et nous invitent à n'avoir d'autre chemin, d'autre vie, d'autre vérité au monde que le Christ.

L'image d'un Dieu souffrant[9] est un travail mené avec grand soin; il est basé sur une vaste recherche des œuvres et des travaux qu'elles ont suscités et s'appuie sur une illustration abondante et de valeur: 26 planches en couleur et 60 illustrations dans le texte (souvent en pleine page) y font l'objet d'un commentaire et de comparaisons éclairantes. L'A. aurait souhaité pouvoir étendre

8. J. TOURAILLE, *Le Christ dans la Philocalie*, coll. Jésus et Jésus-Christ, 63, Paris, Desclée, 1995, 22x15, 110 p.

9. M.-C. SEPIÈRE, *L'image d'un Dieu souffrant (IX^e^-X^e^ siècle)*. Aux origines du crucifix, coll. Histoire, Paris, Cerf, 1994, 24x17, 280 p., 26 pl. h.-t., 60 ill.

encore aux IX^e et X^e siècles cette recherche de l'histoire des représentations de la croix et du crucifix et elle suggère des pistes pour un prolongement de son étude. Elle consacre une première partie, plus brève, à l'image de la croix sur les reliquaires, les autels, les objets d'orfèvrerie durant l'époque qui va de Pépin le Bref à Charles le Chauve. La seconde partie constitue toutefois l'essentiel de sa recherche sur le passage de la croix au crucifix. L'A. établit d'abord le bilan iconographique des scènes de crucifixion au seuil du IX^e siècle. Puis elle tente une approche des œuvres carolingiennes et suggère une classification, au moins à titre indicatif, de celles-ci. Un premier groupe d'images donne une version nuancée du Christ vainqueur, un second insiste sur le Sauveur de l'humanité, un autre présente un Crucifié vraiment homme et vraiment Dieu, un autre encore élargit le thème et l'enrichit par la présence d'autres personnages (tels l'Église et la Synagogue). Les ivoires messins constituent un monde distinct et occupent une étude particulière. La recherche fait apparaître un problème: le Crucifié est-il représenté dans ces œuvres comme une victime ou comme un vainqueur? Dans une réponse pondérée, l'A. montre qu'il est l'un et l'autre, même si les nuances varient et les moyens d'expression sont différents.

Les théologiens seront particulièrement intéressés par les notations éparses au cours du volume et rappelées dans la conclusion sur le lien entre l'inspiration des auteurs de ces œuvres et la vie chrétienne de l'époque, notamment en ce qui concerne l'économie du salut. L'iconographie se prépare à devenir «la Bible du pauvre», selon le jugement célèbre porté sur les cathédrales du Moyen Âge.

B-5000 Namur Léon RENWART, S.J.
Rue de Bruxelles, 61